

Article paru dans LA CROIX :
Lundi 22 octobre

Vivre dans les zones rebelles du Nord-Kivu

Une vingtaine de mouvements rebelles terrorisent le Nord-Kivu, dans l'est de la République démocratique du Congo.



(Laurent Larcher)

Patrouille de casques bleus à Rutshuru, qui se déplace dans le sens inverse de celui des combats.

Parmi eux, le M23, un mouvement sorti de l'armée congolaise en avril dernier, dont le but affiché est de renverser Joseph Kabila, président contesté.

Reportage auprès de populations sans défense, que l'ONU ne parvient pas à protéger.

Avec cet article

[Les mouvements rebelles au Nord-Kivu, en quelques points](#)

[Goma redoute de tomber aux mains des rebelles](#)

[Mgr Louis Nzabanita : « J'ai du mal à reconnaître Dieu ici »](#)

[En RD-Congo, la confusion et l'insécurité règnent à Goma](#)

C'est à la hauteur de Nkwenda (Nord-Kivu), un village occupé depuis le début du mois d'octobre par le mouvement rebelle M23 (*lire [Les mouvements rebelles au Nord-Kivu, en quelques points](#)*), que les combats font rage aujourd'hui. Le M23 affronte au mortier et à la kalachnikov un autre mouvement rebelle. De nombreux villageois ont déjà fui les combats. Mais pas tous. Ils ne veulent pas abandonner leurs champs et leurs cultures : leur seul moyen de se nourrir une fois par jour.

« la nuit, c'est l'enfer »

L'accrochage prend fin avant la nuit. Des colonnes du M23 se replient en direction de leur campement, situé à quatre kilomètres de Nkwenda. Elles reviendront lundi 22 octobre pour finir le travail.

Les villageois les regardent passer. Le jour, ils sont plus ou moins sous la protection officielle de ces soldats. *« Leurs officiers veillent à ce qu'on nous laisse en paix, assure le chef du village. Mais la nuit, c'est l'enfer. Des hommes en uniformes non identifiés viennent de toute part nous piller et violer nos femmes. Personne ne nous protège. »*

Les plus fragiles payent le plus lourd tribut, comme ce matin Mwannita. Cette jeune fille de 15 ans est élève en cinquième. Allongée sur une natte, une main sur son ventre, elle hésite à prendre la parole.

Puis elle raconte, d'une voix lointaine : *« Il était 2 heures du matin. Nous dormions. Deux soldats ont forcé notre porte et ils m'ont dit : "Si tu ne te laisses pas faire, nous tuons tes parents." Ma mère m'a suppliée de ne pas leur résister. Ils m'ont prise, l'un après l'autre. Lorsqu'ils ont fini, ils m'ont lancé, avant de partir : "Nous reviendrons." »* Mwannita, les yeux pleins de larmes, s'enferme dans son silence. Depuis le début de la semaine, elle est la cinquième fille du village à avoir été violée.

En face de chez elle, Innocent, 22 ans, témoigne : *« Il y a deux nuits, des hommes m'ont dit : "Si tu ne nous ouvres pas ta porte, nous mettons le feu à ta maison." Je leur ai ouvert. Ils m'ont frappé à coups de crosse avant de dérober tous mes biens : mon argent, mon téléphone, mes outils. Depuis, dès que la nuit tombe, à 18 heures, je pars avec ma famille dormir en brousse. »*

« renverser Kabila et construire un Congo juste »

Abandonné par les autorités de Kinshasa, livré selon les circonstances à l'un des 20 mouvements rebelles qui ensanglantent le Nord-Kivu, le village de Nkwenda se vide peu à peu de ses habitants, qui préfèrent se réfugier dans l'un des 40 camps de déplacés que compte le Nord-Kivu, comme 250 000 autres personnes depuis le mois d'avril.

À Rutshuru, la première grande ville tombée entre les mains du M23, au cœur du parc de la Virunga, l'atmosphère est plus calme. Peu de monde dans la rue, quelques militaires en patrouille. Trois soldats se reposent à l'ombre, fusil mitrailleur entre les jambes et grenades à la ceinture.

L'un d'eux, Célestin, 21 ans, a un visage bon enfant et parle anglais. *« Je suis soldat depuis 2001. Mon cœur m'a conduit dans l'armée gouvernementale. Puis il m'a dit de suivre le M23.*

Je partage son but de guerre : renverser Kabila et construire un Congo juste. » À son côté, un garçon écoute sans comprendre. Il ne doit pas avoir plus de 16 ans. « Laissez-les, ordonne leur supérieur. Vous pouvez tout faire à Rutshuru, sauf parler à nos soldats. »

les jeunes garçons incorporés de force

Dans la rue, de nombreux commerces sont fermés. Justin, 18 ans, attend un client derrière son échoppe. « *Mes parents n'ont plus d'argent pour payer les frais de scolarité, donc je me débrouille. Je vends des petits trucs mais depuis que le M23 est arrivé, tout le monde a peur* », assure-t-il. « *La nuit, il y a un couvre-feu. S'ils t'attrapent, ils te décapitent* », dit-il en s'assurant qu'il n'est pas écouté. « *Ils aiment bien les jeunes garçons : ils en attrapent et les incorporent de force si leurs parents n'ont pas les moyens de payer pour leur libération. J'ai plusieurs camarades à qui c'est arrivé* », affirme-t-il. Des voisins s'approchent, confirment ses propos. S'ils n'ont pas encore fui la ville, beaucoup y songent.

À une cinquantaine de kilomètres, à la frontière ougandaise, la ville de Bunagana. Occupée par le M23 depuis le 6 juillet, Bunagana abrite la banche politique du M23.

Les cadres de la rébellion se retrouvent au café Chez Adidja

Ville fantôme, ses rares habitants vivent discrètement. Avant la tombée de la nuit, la plupart d'entre eux franchissent la frontière pour dormir en Ouganda. « *La journée, il n'y a pas de problème, mais le soir, nous sommes totalement à la merci des soldats qui ont bu et qui cherchent une fille ou de l'argent. C'est dangereux de dormir ici* », assure une habitante.

La nuit tombée, le dernier endroit encore ouvert est le café Chez Adidja : les cadres de la rébellion s'y retrouvent pour une dernière bière ou une partie de billard. Parmi eux, Victor Mutela, 30 ans : « *J'étais chargé des informations dans la presse militaire au Nord-Kivu. J'ai décidé de rejoindre le mouvement en juillet, parce qu'il veut changer les choses dans le bon sens* », assure-t-il.

Didier Kasekeka a tout quitté pour rejoindre le mouvement

Le lendemain, sous un soleil rasant, chacun reprend ses activités : les soldats patrouillent (parmi eux, de nombreux adolescents), les commerçants attendent des clients, les femmes vont au champ. Les cadres du mouvement sont plutôt avenants. Ainsi, le major Didier Makelele Kasekeka, fils d'un célèbre chirurgien congolais, né en 1969 à Ussel, en Corrèze !

Diplômé en sciences politiques, ancien conseiller du ministre de l'éducation, collaborateur du gouverneur de Goma, Didier Kasekeka a tout quitté pour rejoindre le mouvement le 28 août : « *J'en avais assez d'assister, impuissant, à la mauvaise gouvernance, à l'incapacité de nos gouvernants à redistribuer équitablement les ressources, à améliorer nos conditions de vies. Le M23 est une opportunité pour que cela change* », explique-t-il. À son doigt, un dizainier. « *Bien sûr, je suis catholique et pratiquant* », souligne-t-il.

« Rien ne pourra nous arrêter »

Dans la rue, une voiture aux vitres fumées s'arrête : un homme, un civil, en sort. C'est le « ministre du commerce et de l'industrie », André Paluku Patandjila, l'un des membres du gouvernement mis en place par le M23 dans la zone qu'il contrôle depuis juillet.

Né en 1963, titulaire d'un diplôme d'ingénieur en informatique, il affirme : « Nous nous préparons à prendre Goma, puis nous marcherons sur Bukavu et nous irons jusqu'à Kinshasa. Nos hommes ont servi dans l'armée de Kabila. Ils en connaissent les failles. Rien ne pourra nous arrêter. » La ligne de front entre le M23 et l'armée gouvernementale n'est qu'à 30 km de Goma.

Et les casques bleus déployés ici dans une mission de maintien de la paix depuis 1999 ? Le « ministre » éclate de rire. « Il y avait une base de la Monusco à Bunagana. Lorsque nous avons lancé l'assaut de la ville, l'ONU s'est retirée à toute vitesse. » Dans la région, personne ne compte sur l'aide des soldats de l'ONU.

les casques bleus, inquiets et nerveux

Encore moins les plus fragiles. Ainsi, la veille, quelques heures après le viol de la petite Mwannita, alors que les combats faisaient rage à Nkwenda, deux chars Tigre de la Monusco patrouillaient sur la route défoncée qui relie Rutshuru à Bunagana.

À des passants qui s'en revenaient de Bunagana, les casques bleus, inquiets et nerveux, demandaient : « Avez-vous entendu des rafales de mitrailleuse dans votre direction ? » « Non, la nuit a été calme », leur répondait-on.

Et la patrouille poursuivait son investigation, le dos tourné à Nkwenda. « On nous avait dit qu'ils nous protégeraient. Ils sont juste arrogants, peureux et inutiles », lance un paysan.

Trois assumptionnistes enlevés

Dans la nuit de samedi, à Mbau, une localité située dans les environs de Beni, au Nord-Kivu, des hommes armés ont enlevé trois religieux de la communauté de l'Assomption.

Alors que la nuit était tombée, les P. Jean-Pierre Ndulani, Anselme Kakule Wasukundi et Edmond Kisughu, de la paroisse Notre-Dame-des-Pauvres, ont été enlevés par des inconnus, a témoigné un quatrième prêtre, le P. Joseph, qui était, lui, enfermé dans sa chambre.

Des éléments incontrôlés de l'armée régulière, des Maï-Maï, des rebelles ougandais ou des brigands motivés par l'appât du gain peuvent être à l'origine du rapt.

LAURENT LARCHER, à NKWENDA, RUTSHURU, BUNAGANA (République démocratique du Congo)